

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François ESTRIMA

Fra Camillo (nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 105-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

NOUVELLE

Fra Camillo

Le lecteur sceptique aura peine à croire le récit que je vais faire d'une aventure étrange qui m'arriva, il y a quelques années, au *Monte Soratte*, en Etrurie. En cela, il ne fera que suivre cette inclination qu'a tout homme, dont la vie n'a pas été marquée du sceau de l'extraordinaire, à n'admettre pour authentiques que les événements susceptibles de rentrer dans les cadres que son esprit impose à la vraisemblance de la vie. Et cependant, à part quelques détails que par le recul du temps, ce simplificateur de l'Histoire, j'aurais peut-être modifiés plus ou moins consciemment, j'assure que les faits dont il sera question plus loin sont strictement authentiques. Quant à leur donner une explication qui satisfasse à ce qu'un « honnête homme » est convenu d'appeler les exigences de la raison, je m'y suis essayé en vain depuis longtemps. La seule explication possible serait que j'ai été victime d'une hallucination ; je désirerais beaucoup pouvoir l'adopter, mais ma conscience d'écrivain non plus que les témoignages concordants de ceux qui m'accompagnaient pour lors s'y refusent catégoriquement. Au lecteur donc

de les interpréter à sa guise suivant les pentes de son esprit, tandis que je me cantonnerai dans les limites d'une narration strictement historique.

\* \* \*

Depuis le moment où nous avons laissé, au pied de la montagne, l'incommode « guimbarde » du chemin de fer à voie étroite qui relie Rome à Civita-Castellana, il y avait certainement plus d'une heure et demie que nous gravissions un chemin muletier mal entretenu, lorsque nous atteignîmes un gros bourg dont le nom m'échappe. Comme dans toutes les petites cités de la Sabine ou des Abruzzes, les maisons s'entassaient, plus qu'elles ne s'étagaient au flanc de la montagne entre les limites étroites que leur imposent d'antiques et redoutables remparts. Le sentier qui devait nous conduire au sommet, contournait la muraille sans entrer dans la ville. Pendant que nos compagnons d'excursion, quelques élèves des facultés romaines, continuaient leur route, peu soucieux de signaler leur présence à la troupe d'enfants, à moitié vêtus et de mendiants déguenillés que l'on ne saurait ne pas rencontrer sur la place publique de ses cités misérables, le Père X... et moi, sous prétexte de faire quelques achats, franchissions d'un pas alerte l'arc bas qui servait d'entrée à la ville. Les lourds vantaux de la porte de chêne, rendus plus imposants par d'énormes clous à tête pyramidale que l'on avait distribués, d'une façon régulière, sur leur face extérieure, étaient largement ouverts et, à en croire la rouille qui dévorait les ferrures, n'avaient certainement pas été fermés depuis fort longtemps.

A vrai dire, nous étions surtout poussés par la presque certitude de trouver, derrière ces murailles moyenâgeuses, quelques restes de ces élégants édifices que les opulentes familles des XVII<sup>me</sup> et XVIII<sup>me</sup> siècles romains ont semés assez fréquemment en province, dans ces pays perdus dont elles faisaient volontiers leurs résidences d'été. Tous deux, écrasés pendant de longs mois par la calme et surhumaine grandeur des palais romains, un peu lassés, par ailleurs, de la naïveté et du dénuement des primitifs, autours de qui l'on menait alors grand tapage, nous étions toujours à l'affût d'une villa, d'un « municipio » ou d'une église de ce beau « baroque » italien, dans lequel l'amour de la grande proportion classique est uni,

avec un art infini, à une exubérance de vie, qui jaillit en une profusion de corniches, de stucs, de marbres précieux et de sculptures dorées. Le temps a tué ce qu'il y avait peut-être, d'un peu clinquant, à l'origine, dans les décorations, et a répandu à l'intérieur de ces édifices une atmosphère faite d'or passé et d'une sorte de bleu-vert métallique qui me plaisait infiniment.

La première boutique que nous rencontrâmes était une auberge. Nous entrâmes et fîmes, en vue de notre déjeuner, l'acquisition à bas prix d'une fiasque de ce vin exquis que l'on récolte dans les « Castelli romani ». Tout en faisant jaillir hors de la bouteille d'un geste brusque, la goutte d'huile qui, selon la coutume romaine, tient lieu de bouchon, l'hôtesse nous questionna sur le but de notre visite au Soratte. Elle ne pouvait croire que nous fussions venus simplement pour le plaisir de la promenade.

— Reverendi, je suis, peut-être, indiscreète de vous demander ces choses, mais . . . .

Elle se tut un instant, hésita, puis brusquement reprit :

— Ne seriez-vous point des inquisiteurs de la Curie romaine ?

Le Père X., dont la curiosité avait été éveillée par cette question étrange posée à brûle-pourpoint répondit, mystérieusement :

— Sait-on jamais ? Il faut se méfier des gens qui n'ont l'air de rien. Il me semble cependant que nous n'avons ni l'un ni l'autre tête d'inquisiteur. Nous profitons de nos vacances pour courir la campagne... Du reste, je ne vois pas trop qui pourrait, dans ce bon pays, être l'objet d'une visite de la sainte Inquisition romaine ?

— Vous plaisantez, Reverendo : Vous venez de Rome et vous ne savez pas ? Allons !... Allons !...

— Je vous assure que j'ignore jusqu'à l'a b c des affaires de cette contrée.

— Comment ? Vous n'avez pas entendu parler, à Rome, de Fra Camillo ?

— Fra Camillo ? Non. Et vous, Père ? ajouta-t-il en se tournant de mon côté.

Ce nom ne me semblait pas totalement inconnu. Je me souvenais qu'un de mes amis m'avait parlé d'un personnage vivant seul, au sommet du *Soratte*, dans un couvent inhabité, où la charité du propriétaire lui conservait la fonction peu rémunératrice de gardien. Bien que n'étant

pas religieux, il cherchait, si mes souvenirs étaient précis, à se faire passer pour un moine. A cet effet, il s'était taillé un costume bizarre, se faisait appeler Frère Camille et affectait tous les dehors de l'austérité et de la pénitence. Après quelques instants de silence : « Ne s'agit-il pas, dis-je sans bien prendre garde à l'expression que j'employais, d'un demi-fou qui se croit nanti, par le Ciel, d'une mission spéciale ? »

J'avais eu un mot malheureux. Mon « demi-fou » fut accueilli par l'hôtesse avec une moue significative. Elle, qui, auparavant, s'était montrée si généreuse de détails et si avide de causer, coupa court à l'entretien d'un ton assez sec :

— Pensez ce que vous voudrez de Fra Camillo. Quant à moi, je le tiens pour un homme extraordinaire... Si l'on savait tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu !... Mais je perds mon temps. Allez le voir vous-mêmes, c'est lui qui garde le couvent désert et l'antique basilique de S. Sylvestre, élevés sur le sommet de la montagne.

Nous n'insistâmes point. Vivement intrigués par ce que nous venions d'entendre, nous avions hâte d'en faire part à nos compagnons de route. Aussi, renonçâmes-nous à la visite de la petite ville et reprîmes-nous d'un pas plus pressé le chemin que nous avions abandonné tout à l'heure.

\* \* \*

Nous fûmes bien vite au sommet. Devant le couvent inhabité, nos confrères étaient déjà assis autour d'une table de bois, installée sur une terrasse couverte d'oliviers, d'où l'on jouissait d'une vue superbe sur toute la plaine du Tibre.

Notre arrivée, mais surtout notre fiasco furent saluées par des hourras.

— Votre vin arrive à point, s'écria celui de nos compagnons qui faisait fonction d'économiste, car Fra Camillo, le gardien du couvent n'a pas le droit d'en vendre. Eh ! Fra Camillo ? vous pouvez garder votre eau ; mais n'oubliez pas les verres !

— « Reverendo », répondit une voix profonde qui sortait de l'intérieur de la Porterie, l'eau ne sera pas de trop. Vous devez avoir soif après une ascension en plein soleil dans un pays sec comme le nôtre.

Et bientôt apparaissait sur le seuil de la porte cochère,

qui se referma lourdement derrière lui, un être étrange. Il portait, d'une main, un plateau chargé de verres et, de l'autre, une carafe ruisselante qui se couvrit instantanément de buée. Il était vêtu d'une vieille soutane de prêtre séculier serrée aux reins par une ceinture de cuir, à laquelle sonnait continuellement un énorme trousseau de clefs brillantes. Autour du cou, et retombant en arrière, un petit capuchon donnait à la partie supérieure de son costume un certain air d'habit religieux qui contrastait singulièrement avec le chapeau ecclésiastique en feutre rigide que cet extraordinaire personnage portait renversé sur la nuque et ne quittait jamais. Je ne saurais exprimer le sentiment de malaise que je ressentis à me sentir observé, comme à la dérobée, par ses petits yeux mobiles qui semblaient chercher une cachette dans des orbites démesurément grandes. C'était un peu ce que l'on ressent quand on traverse pour la première fois les salles d'un asile d'aliénés et que l'on se trouve brusquement en face d'un malade qui vient vous débiter son histoire. On est partagé entre la crainte et la curiosité. On voudrait interrompre au plus vite ce récit plus ou moins extravagant ; et on l'écoute jusqu'au bout. On avait pénétré dans l'enclos réservé aux malades avec hésitation ; et maintenant on hésite à en sortir. Cet homme qui déraisonne vous fait peur ; et en même temps il vous devient extrêmement sympathique. On ne sait plus si l'on est encore dans la réalité ou si l'on parcourt les étapes incohérentes d'un rêve.

Fra Camillo était en veine de confidences. Il nous avoua qu'il avait des idées toutes particulières sur la nature de l'homme et des choses. Il avait découvert une science nouvelle, la « phys-humana » qui devait bouleverser le monde des corps et celui des âmes. Il n'en pouvait dire davantage pour l'instant à cause d'espions invisibles qui, à l'en croire, l'observaient sans cesse surnoisement. Un de nous lui fit remarquer qu'il n'y avait personne en ce moment, hors notre groupe ; l'assura qu'il pouvait compter sur notre discrétion et le pria de nous donner quelques éclaircissements sur sa découverte. Cette insistance déplut à Fra Camillo qui se fâcha.

— Ils sont tous les mêmes, s'écria-t-il, furieux. Ils me promettent le silence. Et quand j'ai bien parlé, ils abusent de ma confiance et me dénoncent à l'autorité ecclésiastique !

Il s'échauffait en parlant. Bientôt, il s'en prit aux prêtres, aux évêques, aux cardinaux, au Pape, lui-même ; et, finalement, les yeux hagards, le poing levé, menaçant, dans la direction de Rome, éclata en une diatribe endiablée :

— Babylone, c'est moi qui te renverserai pour te relever ensuite ! On ne veut pas m'écouter, eh bien !... on verra qui est Fra Camillo !

Nous nous demandions ce qui allait se passer, lorsque, subitement, il se calma, laissa échapper un petit rire sarcastique et disparut, non sans nous avoir promis de nous faire visiter un peu plus tard le couvent et l'église.

Nous mangeâmes sans appétit et d'une manière distraite. Les divers sujets de conversation amorcés tombaient les uns après les autres sans réussir à exciter un peu d'entrain. Nous étions tous hantés par l'étrange scène de tout à l'heure et nous avions l'impression que nous n'étions pas au bout de nos surprises. Nous avions eu peur, et aucun n'osait l'avouer.

— C'est un halluciné, hasardais-je, après un long silence.

— Dites plutôt un fou ! reprit le Père X...

— Il me fait peur, ajouta un de nos compagnons. Je ne puis croire que c'est un malade. Il avait trop de haine dans le regard, lorsqu'il s'est emporté. Pour moi, c'est, tout simplement... mais je n'ose dire toute ma pensée.

— Achevez donc ! nous écriâmes-nous, en cœur, tandis que d'instinct, nous nous rapprochions de notre interlocuteur.

— C'est un... un possédé, sinon le Malin en personne.

L'aveu fut accueilli par un éclat de rire général et d'autant plus irrésistible que, tous, nous étions assez nerveux et, en somme, peu rassurés. Cette détente nous fit du bien, mais dura peu, car bientôt survenait Fra Camillo dont l'apparition mit fin aux plaisanteries qui accablaient notre timide confrère.

— Que ces Messieurs me suivent, s'ils désirent visiter le couvent, déclara-t-il, solennellement, en secouant son trousseau de clefs.

Nous ne nous fîmes pas prier, et peu après, nous parcourions les corridors étroits et bas qui donnaient accès aux cellules des Pères. Les murs blanchis à la chaux

portaient encore de-ci, de-là, l'insigne des derniers habitants de la maison : la croix bicolore de l'Ordre des Trinitaires. Il n'y avait rien, là, de bien intéressant. Nous suivions distraitemment les explications de notre cicérone ; ce qui nous préoccupait avant tout, c'était sa propre personne. Il était calme ; et, n'était son accoutrement bizarre, on l'aurait pris volontiers pour un de ces sacristains-guides, comme on en trouve un peu partout en Italie.

La basilique, où nous passâmes ensuite, renfermait pas mal de souvenirs de S. Sylvestre. Le Saint Pape, si je ne m'abuse, en avait jeté les premiers fondements sur les ruines d'un temple d'Apollon.

Fra Camillo avait un sourire faux, lorsqu'il rapportait ce détail et surtout lorsqu'il ajoutait que ce pseudo-Apollon était tout bonnement... un diable. Quand nous sortîmes, il s'arrêta sur le porche, enfonça un peu son chapeau qu'il n'avait pas quitté et nous réclama de l'argent. Nous lui remîmes quelques « liras ». Il les caressa avec amour et, nous regardant d'un œil mauvais, s'écria :

« Ecco il pane del diavolo ! Le voilà le pain du diable ! ah... ah... ah

Nous partions, assez heureux de laisser cet étrange mentor, lorsqu'il nous fit une nouvelle proposition :

— Voulez-vous voir le volcan ?

— Le volcan ?

— Oui, à quelques minutes d'ici s'ouvre la cheminée d'un volcan éteint, si vous le désirez je vous y conduirai.

Nous hésitions.

— Venez-vous, Père X. ?

— Et vous ?

— Si vous êtes de l'expédition, j'en suis.

— Entendu.

— Je vous accompagne, ajouta un troisième.

Et c'est ainsi qu'ayant laissé nos compagnons sur la terrasse nous pénétrions, quelques instants plus tard, le Père X..., un confrère et moi, à la suite de Fra Camillo, dans une étroite galerie rocheuse qui ne ressemblait en rien à la bouche d'un volcan. C'était une vulgaire grotte creusée par l'eau, comme on en rencontre volontiers dans les montagnes calcaires. Nous étions un peu désappointés et ne cachâmes pas notre mécontentement. Je fis mine de rebrousser chemin. Mais, Fra Camillo me tenait par la manche et me tirait avec force à sa suite. Je dus le suivre.



La grotte s'élargissait un peu. Nous arrivâmes bientôt à une sorte de salle où, grâce à une fissure du rocher, régnait une demi-obscurité.

— Arrêtez-vous ! dit Fra Camillo. Faites attention, car nous sommes au bord de la cheminée.

De fait, un courant d'air assez violent nous fouettait le visage et l'on avait, je n'ai jamais compris pourquoi, la sensation très vive qu'un abîme s'ouvrait là, devant nos pas.

Fra Camillo s'empara, d'un geste brusque et sans remercier, d'une boîte d'allumettes que lui offrait le Père X... puis il nous quitta. Nous attendîmes, anxieux, durant plusieurs minutes. Nous l'entendions, mais ne le voyions pas.

Comment fit-il pour traverser le gouffre ? je ne saurais le dire. Mais, ce qui est certain, c'est que bientôt, à la lueur d'une allumette, nous l'aperçûmes de l'autre côté, perché sur une grosse pierre, qui lui faisait comme un socle, et appuyé contre la paroi, à la façon d'une statue. Il n'avait plus de chapeau, mais avait rabattu sur les yeux son capuchon noir.

Soudain, il le rejeta en arrière et, nous fixant de ce même regard haineux que nous lui avions vu le matin, il s'écria :

— Vous vous demandiez qui était Fra Camillo : un fou, un halluciné, un possédé,... le diable ? Eh bien, vous l'allez voir.

Alors se passa une scène effrayante que j'aurai toute ma vie devant les yeux.

Fra Camillo prit une poignée d'allumettes ; les enflamma toutes ensemble et les recueillit ainsi enflammées dans les plis de son vêtement. En un instant, il devint une torche vivante. Son visage, qui n'avait plus rien d'humain, prit un teint cadavérique. Les yeux devinrent semblables à des boules de verre en fusion. De sa bouche, démesurément agrandie et déformée par un rictus horrible à voir, jaillirent des gerbes de flammes. Il poussa un cri effroyable, puis se précipita dans l'abîme.

Et durant plusieurs minutes, nous perçûmes avec une acuité étonnante, le galop d'un cheval qui se répercutait au fond du gouffre.

Quand nous sortîmes de là, en proie à une terreur bien compréhensible, nous trouvâmes Fra Camillo, très calme, occupé à retirer ses verres.

*François Estrima.*